

## LE BONHEUR DANS LA PENSÉE ÉCONOMIQUE HAPPINESS IN ECONOMIC THINKING.

Auteur 1 : CHEHAYEBAT Abdelghani

Auteur 2 : LAKHDAR Bachi,

**CHEHAYEBAT Abdelghani**, docteur en sciences économiques

Faculté des sciences juridiques économiques et sociales université cadi ayyad Marrakech-Maroc  
Laboratoire de Recherche en Économie de l'Énergie, Environnement et Ressource ``GREER ``

**LAKHDAR Bachir**, Professeur de L'Enseignement Supérieur

Faculté des sciences juridiques économiques et sociales université cadi ayyad Marrakech-Maroc  
Laboratoire de Recherche en Économie de l'Énergie, Environnement et Ressource ``GREER ``

**Déclaration de divulgation :** L'auteur n'a pas connaissance de quelconque financement qui pourrait affecter l'objectivité de cette étude.

**Conflit d'intérêts :** L'auteur ne signale aucun conflit d'intérêts.

**Pour citer cet article :** CHEHAYEBAT .A & LAKHDAR .B (2023) « LE BONHEUR DANS LA PENSÉE ÉCONOMIQUE », African Scientific Journal « Volume 03, Numéro 19 » pp: 223 – 241.

**Date de soumission :** Juillet 2023

**Date de publication :** Août 2023



DOI : 10.5281/zenodo.8238348

Copyright © 2023 – ASJ



## Résumé

L'étude du bonheur a toujours été un sujet central dans la pensée économique, avec des approches variées à travers différentes époques. Les physiocrates et les mercantilistes du XVIII<sup>e</sup> siècle avaient des visions contrastées du bonheur, les premiers le reliant à l'agriculture et la nature, tandis que les seconds le voyaient dans l'accumulation de richesses nationales. Au fil du temps, la pensée économique classique et néoclassique ont abordé la question du bonheur en mettant l'accent sur la maximisation de l'utilité individuelle et la satisfaction des besoins.

Dans les temps modernes, une convergence interdisciplinaire s'est développée autour de la question du bonheur. Des disciplines telles que l'économie, la psychologie et la sociologie ont cherché à comprendre et à mesurer le bonheur. Cependant, il existe des débats sur la capacité de l'économie du bonheur à échapper à la normativité, c'est-à-dire aux jugements de valeur et aux idéologies qui pourraient influencer les conclusions.

En outre, différentes approches ont été proposées pour aborder le bonheur dans le domaine économique. L'utilitarisme cherche à maximiser le bonheur global, tandis que le "welfarisme" et l'"anti-welfarisme" se concentrent davantage sur les inégalités et la distribution du bien-être.

**Mots clés: bonheur, bien-être subjectif, pensée économique, utilitarisme, welfarisme**

## Abstract

The study of happiness has always been a central topic in economic thought, with varying approaches across different eras. The physiocrats and mercantilists of the 18th century had contrasting visions of happiness, the former linked it to agriculture and nature, while the latter saw it in the accumulation of national wealth. Over time, classical and neoclassical economic thought approached the question of happiness by emphasizing the maximization of individual utility and the satisfaction of needs.

In modern times, an interdisciplinary convergence has developed around the question of happiness. Disciplines such as economics, psychology and sociology have sought to understand and measure happiness. However, there are debates about the economics of happiness to escape normativity, i.e. the value judgments and ideologies that might influence conclusions.

In addition, different approaches have been proposed to address happiness in economics. Utilitarianism seeks to maximize overall happiness, while "welfarism" and "anti-welfarism" focus more on inequalities and the distribution of well-being.

**Keywords: happiness, subjective well-being, economic thinking, utilitarianism, welfarism**

## Introduction

En science économique le bonheur prend d'autres dimensions et d'autres horizons. Quand l'économiste pense bonheur, il s'interroge spécialement sur sa nature, son évolution aussi bien dans le temps que dans l'espace, sa quantification et évidemment sa mesure. Il sera dans ce sens question d'établir des liens de cause à effet entre la croissance économique et sociale et le bonheur soit individuel ou collectif. Force est de signaler que la multitude des critères économiques cités en amont illustre clairement la complexité pour ne pas dire l'impossibilité de prétendre à un consensus quant à la définition de la notion du bonheur ou du bien être en économie. En effet, tenter de quantifier et de mesurer l'abstrait, ici une sensation ou un ressenti semble une tâche possible. En d'autres termes, traiter le sujet du bonheur, du bien-être ou de la satisfaction en économie veut dire lui préciser un cadre cognitif permettant son analyse, autrement dit, penser le bonheur en tant que réalité du monde actuel. Dans cette optique, il s'avère essentiel de souligner d'emblée que l'économie du bonheur fait partie d'une littérature essentiellement empirique. Toutefois on pourrait adapter « une théorie économique au service de l'évaluation des situations sociales et de la décision publique. Son étude porte sur les moyens et les critères qui permettent de juger et de comparer la qualité des situations sociales [Baujard.A 2013]. Ainsi, il est à préciser que l'économie du bonheur est une réflexion quasiment théorique sur des critères qui permettent d'évaluer des phénomènes d'ordre social. Par conséquent, la collecte des données sur le bonheur rend possible d'éclairer et d'établir les analyses économiques. Autrement dit, il devient possible de quantifier la notion du bonheur qui est bien évidemment une notion subjective par excellence. [Baujard.A 2013]

L'étude du bonheur dans le contexte de la pensée économique constitue une exploration fascinante des interactions complexes entre la recherche du bien-être individuel et les mécanismes économiques qui façonnent nos sociétés. Au-delà des chiffres froids du PIB et des modèles abstraits de marché, les économistes ont depuis longtemps reconnu l'importance centrale du bonheur humain dans la prise de décision économique et la conception des politiques publiques. De la pensée du courant physiocrates et les mercantilistes à l'économie comportementale moderne, en passant par les réflexions sur la mesure du bien-être au-delà des critères traditionnels, cette relation complexe entre bonheur et économie a évolué de manière significative au fil du temps. Dans cette exploration, nous plongerons dans les différentes écoles de pensée économique et les concepts clés qui ont façonné la manière dont le bonheur est perçu, analysé et intégré dans la théorie économique et la pratique contemporaine.

## 1. Le bonheur selon les physiocrates et les mercantilistes

Il n'est nul doute que le terme bonheur a revêtu une multitude d'acceptations au fil du temps. Effectivement, sa définition n'a pas été sujette d'un quelconque consensus. Toutefois, une analyse minutieuse de l'enchaînement chronologique de la pensée économique offre une vision apparemment compréhensible du bien-être. Ainsi, la notion se trouve traitée majoritairement entre la vertu, le plaisir et la raison. Toutefois il est à signaler qu'entre la fin du XVI<sup>e</sup> siècle et le milieu du XVIII<sup>e</sup> siècle un système de pensée économique a essayé de contourner la notion du bonheur. En effet, le courant mercantiliste, résultat de la renaissance et parallèle à l'émergence des sciences économiques, a tenté une théorisation du sujet. Toutefois, il est à souligner que les écrits mercantilistes ne sont guère de vrais manuels de l'économie. Ils relèvent plutôt des genres pamphlet, essais ou traités, néanmoins, le plus souvent reflétant les pensées des conseillers des gouvernants des compagnies ou des banquiers. D'ailleurs ces écrits demeurent loin d'être des pratiques [ou politiques]. Ainsi pour certains, il s'agit « d'un système des commerçants » [Quesnay, F 1750-60] ou encore d'un système mercantile. Bref le mercantilisme de par son courage à l'identification de la richesse serait « l'économie du prince ». En d'autres termes, on pourrait dire qu'avec les mercantilistes, la pensée économique commence à faire l'objet d'une réflexion autonome à laquelle on fixe l'objectif d'améliorer le sort et la puissance de l'État [Ait Saïd F 2011], et ce par le biais de la génération des richesses en métaux précieux. Conséquemment la possession de la puissance issue d'une puissance matérielle convertie en or et issue de l'essor industriel et commercial est susceptible de créer une satisfaction collective. Une telle satisfaction aurait des retombées sur les individus et apparemment générer le bien être. Pour se faire, il est question de maximiser les richesses en possédant une balance commerciale excédentaire. En somme, selon les mercantilistes, la puissance étatique est susceptible de générer un bonheur collectif qui aurait des effets sur le bonheur de tout un chacun.

L'avènement de la pensée physiocrate constitue l'ancrage de la science économique aux environs de la 2<sup>e</sup> moitié du XVIII<sup>e</sup> siècle. En effet les physiocrates sont désormais la première école économique qui va s'imposer avec ferveur jusqu'à l'arrivée d'Adam Smith. Les pionniers de ce nouveau-né de la science préconisent le laisser-faire ou la liberté du commerce. À titre indicatif on pourrait citer Turgot.A.R[1997] qui a commandé la liberté du commerce extérieur et intérieur ainsi que la liberté du travail. Les physiocrates, à l'instar des mercantilistes, ont pensé à la maximisation des richesses. Toutefois, les premiers ont préféré l'agriculture à l'industrie. En effet, la pensée physiocrate privilégie l'agriculteur puisqu'elle est féconde et

susceptible de garantir un produit net qui est un surplus général et qui favorise une croissance économique. Quant à l'industrie, les physiocrates la mettent en second rang du moment qu'elle est stérile et dépend en majeure partie de l'agriculture. Ainsi, inversement à ce que pensent les mercantilistes ; les physiocrates soutiennent que c'est la productivité agricole et la liberté du marché qui fondent le système économique. Le tableau de Quesnay réalisé en collaboration avec Mirabeau constitue la matrice de l'économie [Turgot, A. R 1997].

Il est à noter que les physiocrates ont repensé le bien être. Selon eux, la production agricole, la liberté et surtout le recours à l'ordre naturel sont les fondements du bien-être de l'homme que reflète la liberté individuelle ainsi que l'état social. Autrement dit, le bonheur de l'homme est en étroite relation avec l'abondance des jouissances et des biens matériels qu'il possède. Toutefois ce matérialisme économique est repensé dans un ordre aussi bien naturel que physique que Mercier de la Rivière définie telle « l'ordre des devoirs et des droits réciproques dont l'établissement est essentiellement nécessaire à la plus grande multiplication possible des productions, afin d'assurer au genre humain la plus grande somme possible de bonheur et la plus grande multiplication possible » [Depitre, E. 1767]. Conséquemment, le bonheur humain est originaire de l'abondance économique. En d'autres termes, la relation étroite entre les lois naturelles et le bonheur constitue la pierre angulaire de la physiocratie.

## **2. L'économie du bonheur entre la pensée classique et néoclassique**

Aucun économiste contemporain ne peut prétendre répondre aux questions sur le bonheur ou le bien être sans aller fouiller dans la moralité d'Adam Smith. Effectivement, les enjeux importants en économie remontent dans leurs origines aux œuvres écrites au XVIII siècle, notamment « la théorie des sentiments moraux » [1779] par le père fondateur de l'économie des lumières Ecossaises. En d'autres termes, la philosophie morale smithienne constitue les fondements de cette branche de l'économie qu'est l'économie du bonheur. Il est d'ailleurs opportun, de rappeler que « la richesse des nations » publiée par Smith à l'âge de cinquante – trois ans ; en 1776, demeure une référence incontournable des économistes modernes. Dans cette perspective, il est à noter que l'œuvre de Smith continue à stimuler la réflexion autour du paradoxe d'Easterlin.

De surcroît, A. Smith a soulevé avec vigueur la conception de l'adaptation personnelle à l'environnement. En effet, il a mis en exergue l'influence des événements extrinsèques sur le bonheur individuel. Cesdits évènements engendrent une déviation asymétrique de l'état ordinaire et naturel du bonheur qui est ordinairement commun chez la plupart des gens. Ainsi,

soulève-t-on que le bien-être devrait être l'écart entre les événements indésirables et ceux favorables. Le moraliste Ecossais a justifié cette asymétrie par le fait que les gens sont plus sensibles au bonheur qu'à la douleur. Toutefois, il avance l'idée que ces changements s'inscrivent dans le temps et s'effacent progressivement du moment que les individus s'y adaptent et retrouvent leur bonheur naturel. Il est question alors de ce qu'Adam Smith appelle dans « la richesse de la nation » « la théorie gravitationnelle du bonheur » qui est similaire à celle des prix [Laurie. B 2011]. Dans cette optique, la notion du bonheur, de tout un chacun, tend vers le centre de repos telle la notion du prix du marché qui s'assimile graduellement au prix naturel. Dans ce sens, A Smith évoque l'état calme naturel et habituel [Laurie Bréban 2011]. En somme, le bonheur selon Smith est subjectif du moment qu'il dépend de la perception de chacune de sa propre situation. Autrement dit l'adaptation à l'environnement est régie par cette perception.

De prime abord, il paraît opportun de signaler que Jevons affirme être adepte de la vision hédoniste de l'utilité qu'il décrit comme étant la somme des plaisirs et des peines [Richiardi, P, S et Sigot. N 2013]. Dans ce sens. Sa conception s'assimile à celle de son prédécesseur Bentham. En revanche, sa version semble différente de ses contemporains qui se réfèrent volontairement à la vision de J.S Mill. En effet, se fiant au « felecific calculus »<sup>1</sup> de Bentham, la conception de Jevons semble préconiser deux niveaux de l'utilité collective. Le premier niveau s'avère purement économique et constitue la prolongation d'une analyse individuelle que l'on retrouve dans « The Theory of Political Economy » [Jevons, W, S. 1871]. Le second niveau est plutôt d'ordre général que l'on peut percevoir dans ses articles « méthode of social reforme » [jevons W, S. 1883]

L'œuvre de Jevons intitulée « la théorie de l'économie politique » est considérée comme « le fondement de la révolution marginale » avec notamment les ouvrages de Karl Menger « les principes de l'économie politique pure » [1<sup>re</sup> partie 1874]. Ainsi le concept « d'utilité marginale » foisonne dans ces œuvres, mais avec des appellations différentes. À cet égard, Jevons emploie les termes « degré final d'utilité » et « intensité de l'utilité ». Karl Menger préfère plutôt la notion de « l'importance graduellement décroissante de la satisfaction des besoins ». De son côté Walras utilise les notions « utilité intensive », « intensité du dernier besoin satisfait » et aussi « rareté ». Mais c'est surtout le vocable « d'utilité marginale » qui

---

<sup>1</sup>La notion de felecificcalculus, connu sous le nom de calcul utilitaire] est un algorithme développé par le philosophe utilitariste Jeremy Bentham [1748-1832] pour calculer le degré ou le niveau de plaisir qu'une action particulière peut générer.

sera systématiquement adopté par les disciples. Cette dernière notion, en l'occurrence « l'utilité marginale » sera intensément employée dès 1930. Il est toutefois à noter que cette nouvelle théorie qui est « le marginalisme » a fait naissance dans trois contextes intellectuels différents, d'autant plus que les trois fondateurs [Jevons, Menger et Walras] ne se connaissent guère.

En somme, il est à mentionner que Jevons et Walras traitent succinctement le sujet du bien-être collectif et la prise de décision publique. Si le premier voit que « tout ce qui produit le plaisir et prévenir les douleurs est utile », le second distingue entre « tout l'homme physiologique et tout l'homme psychologique » [Chaigneau, N. 2002].

### **3. Le bonheur dans les temps modernes**

De nos jours, nombreuses sont les œuvres consacrées à l'économie du bonheur. Toutefois, on ne manquera pas de noter que la notion du « bonheur » est une création relativement moderne qui a fait un surgissement dans la littérature anglaise. L'étude scientifique du bonheur et du bien-être subjectif [SWB] a fait florès dès le début du XX siècle. En effet, Arthur Pigou [1877-1959] qui était un célèbre économiste de Cambridge et également professeur de Keynes, a déjà tenté une théorisation du bien être dans son ouvrage « The Economics of Welfare » [1908]. Il cherchait à fonder une science, sans être dégénérative, susceptible d'expliquer les phénomènes sociaux les plus préoccupants, a priori, la richesse et la pauvreté. Cependant, suite à une querelle avec Lord Lionel Robbins, ce côté pratique de la science de l'économie a été relégué aux oubliettes. Il a fallu alors attendre les années 1940 pour que Keynes [1883-1946], un disciple de Pigou, ressort ce côté pratique sous la forme de la macro-économie dérivée [Renault, M. 2009].

Sur la même lignée, on retrouve Vilfredo Pareto [1848-1923] et son fameux optimum. Ce grand sociologue et économiste italien a généreusement enrichi le champ de la microéconomie par des idées et des propositions entre autres la courbe d'indifférence. Pareto a mis en œuvre un processus qui permet de mesurer le bien-être. Partant du principe que le bonheur des uns fait le malheur des autres, il a tenté d'évaluer cette relation causale. En effet, selon le principe de Pareto, la société peut être divisée en deux ensembles d'états éventuels :

- Ceux qui sont uniformément améliorables, autrement dit ceux dont l'augmentation du bien-être ne détériore pas celui des autres.
- Ceux qui ne sont pas uniformément améliorables, dont l'augmentation du bien-être, engendrent la réduction de celui d'au moins un individu.



### 3.1 Les prémisses d'une convergence interdisciplinaire

Les premiers résultats de l'économie du bonheur ont très vite été repris à des fins plus normatives, notamment par Tibor Scitovsky dans « The Joyless Economy » [Bianchi, M.]. Pour nos besoins, il n'est pas inintéressant de savoir que Tibor Scitovsky s'est d'abord distingué par ses travaux en matière d'économie sociale : par exemple, dans les années 40, il a participé aux débats sur les critères de décision, soulignant notamment que le critère de Hicks et Kaldor [Rousseaux, P. 1953] (un État est bénéfique dès lors que les perdants peuvent être indemnisés au-delà de leur perte) ne semble pas suffisant. Dans les années 1960, il a de nouveau remis en question les critères de prise de décision, et à partir de ce moment, il a constaté que la satisfaction du consommateur ne pouvait pas guider l'action publique. Quinze ans plus tard, Tibor Scitovsky a étayé sa critique dans ``*The Joyless Economy*`, en s'appuyant sur la psychologie expérimentale et les résultats des travaux sur le bien-être subjectif. Il souligne que les gens recherchent non seulement le confort matériel et l'absence de souffrance, mais aussi la stimulation, la nouveauté et le défi [Scitovsky, T 1979]. Ces recherches lui donnent les armes pour critiquer le mode de vie américain, qui privilégie le confort au détriment du défi [Reggiani, T. 2008]. Désormais, l'utilisation de données sur le "bien-être subjectif" a conduit à une remise en cause de la richesse comme critère de bien-être, ce qui était le cas pour les économistes traditionnels.

Quelques mois après la publication de l'article de Richard Easterlin et du livre de Tibor Scitovsky, deux économistes, toujours américains, ont proposé d'étudier la satisfaction au travail afin d'expliquer les comportements sur le marché du travail [Brentari, E et Golia, S 2008].

Dans les années 1970, certains économistes américains ont donc tenté de comprendre les déterminants de la satisfaction déclarée et du bien-être subjectif afin de compléter et de corriger la théorie dominante, ou de la critiquer plus ouvertement à l'égard de Tibor Scitovsky. Au même moment aux Pays-Bas, l'école de Leyden [Nicole, D. 1987], basée sur les travaux de Bernard Van Praag, a également proposé une nouvelle mesure du bien-être [Praag, V et Fritjers, P. 1999]. À la London School of Economics, Richard Layard s'intéressait déjà aux implications de cette recherche empirique pour les recommandations de politique publique [Layard, R 1980]. Mais pendant près de quinze ans, les études sur le bonheur sont restées moins développées dans le domaine de l'économie. Les travaux de David Blanchflower, Andrew Clark et Andrew Oswald, publiés à partir du milieu des années 1990, ont contribué à la reconnaissance de ce



type d'étude, qui est aujourd'hui très populaire, du moins à en juger par le nombre croissant et exponentiel de livres et d'articles dans des revues prestigieuses.

L'expression "économie du bonheur" est de plus en plus utilisée et les frontières disciplinaires tendent à s'estomper dans ce type d'approche, qui fait appel aux sciences cognitives, humaines et sociales. Ainsi, l'économie du bonheur emprunte certains concepts à des disciplines connexes. Cette interdisciplinarité ne peut être lue comme un envahissement de l'économie dans le champ d'autres disciplines, mais plutôt comme la découverte ou la redécouverte conjointe d'un sujet de recherche commun longtemps ignoré dans de nombreuses disciplines. En effet, l'intérêt pour le "bien-être subjectif" est également nouveau dans d'autres disciplines. Le "bonheur" n'était pas un objet central de la recherche en psychologie dans les années 1970 et 1980 : cette dernière avait tendance à se concentrer sur les formes pathologiques.

Les sciences humaines ont également subi l'influence du behaviorisme, selon lequel la science se limite à l'étude des comportements observés et peut négliger les sentiments expliqués. L'utilisation des préférences révélées en économie s'inscrit également dans cette tradition. Enfin, d'autres disciplines ont parfois emprunté les outils et les concepts de l'économie. Le livre "Well-Being : The Foundation of Hedonic Psychology" [Diener, E et al 2009], publié en 1999 par trois éminents psychologues, est l'annonce officielle de son existence, même s'il s'agit d'un inventaire des nombreux travaux existants qui sont restés dans l'ombre de la psychologie comportementale et de la psychopathologie depuis quelques années [Kahneman, D et al ]. Cette branche de la psychologie est parfois appelée "psychologie positive" [Keyes, C. L. M. et Haidt, J. 2003].

L'économie du bonheur ou du bien-être est également une branche des sciences économiques qui constitue un champ de recherche scientifique très fertile.

### **3.2 L'économie du bonheur échapperait-elle à la normativité ?**

Bien que tous les économistes n'essaient pas d'évaluer les situations sociales et de participer au débat public, de nombreuses études empiriques sur l'économie du bonheur conduisent explicitement ou implicitement à des recommandations pour la politique économique. Serait-ce inévitable ? Il se peut, logiquement, qu'il y ait une économie qui ne soit pas normative, qui ait une perspective essentiellement positive [Brochier, J 1997 ]. Selon un point de vue commun,

un jugement de valeur est présent dès que l'économiste exprime ses propres préférences [Mongin, P 2006]. Dans cette perspective, l'économie du bonheur examinant la satisfaction des préférences et le bien-être déclaré des répondants, n'implique pas de jugement de valeur, mais il est parfois difficile d'identifier un jugement de valeur afin de le distinguer d'un jugement positif et objectif. Dans de nombreux cas, on peut passer du positif au normatif, ce qui est d'autant plus facile avec certains concepts comme la pauvreté ou le bonheur. Ne faut-il pas lutter contre la pauvreté et ses causes ? Le bonheur ne vaut-il pas la peine d'être recherché ? Comment ne pas vouloir rendre le plus grand nombre possible de personnes heureuses ? Dans cette perspective, l'économie du bonheur, malgré elle, serait chargée de normativité.

Cependant, il nous semble que la portée normative de l'économie du bonheur doit être remise en question. Étudier un phénomène plutôt qu'un autre est un choix qui n'est pas sans conséquences pour les recommandations politiques. L'intérêt pour le bien-être subjectif et le désir de satisfaire les préférences des individus est en soi une position normative, un jugement de valeur qui doit être rendu explicite et justifié. [Davoine, L2009].

La question de la portée normative de l'économie du bonheur nécessite d'abord une réflexion sur l'économie du bien-être, son histoire et ses liens avec les méthodes économiques. L'idée que l'économie du bien-être est en perte de vitesse reste très répandue. La perte de vitesse perçue de l'économie du bien-être s'explique en partie par les choix épistémologiques de la discipline, qui ont limité la portée opérationnelle et normative du concept d'utilité [Baujard, A 2003].

L'économie s'est limitée à l'étude des préférences révélées plutôt que subjectives, ce qui a limité la portée de son analyse. L'adoption du principe de l'utilité ordinale, en interdisant les comparaisons d'utilité interpersonnelles, a également conduit les économistes à adopter le critère de Pareto : l'optimum est atteint dès lors qu'on ne peut plus augmenter le bien-être d'un individu sans aggraver celui d'un autre. Ce critère favorise le statu quo et limite le nombre de cas dans lesquels l'économiste peut proposer un changement de la redistribution. [Ayadi, N et al, 2019].

Dans l'entre-deux-guerres, la nouvelle économie du bien-être a souligné que les décisions publiques ont un impact non seulement sur l'équité, mais aussi sur l'efficacité [en d'autres termes, davantage de ressources sont disponibles pour la distribution] [Davoine, L. 2020]. Tibor Scitovsky montrera que le critère de Hicks et Kaldor qui affirme qu'un État est préférable si les perdants peuvent être dédommagés et si leur bien-être augmente ainsi demeure problématique.

En même temps, une réflexion sur la fonction de bien-être s'est développée : dans cette perspective, les économistes n'ont pas à choisir la redistribution optimale. C'est à la société de déterminer la répartition souhaitable ; le rôle de l'économiste serait alors de vérifier si la répartition réelle correspond à la répartition souhaitée [Scitovsky, T. 1992].

Kenneth Arrow a cependant montré l'impossibilité d'inférer une relation de préférence collective à partir d'une agrégation ordinale de préférences individuelles [Arrow, K 1950]. Kenneth Arrow est parfois présenté comme le fossoyeur de l'économie du bien-être. Mais une autre lecture de l'histoire de l'économie du bien-être est possible. Les travaux de Kenneth Arrow seraient le point de départ d'un renouveau. Ils donnent tout leur poids au rôle des experts : comme les préférences collectives peuvent être contradictoires et incohérentes, l'économiste peut porter un jugement, à condition de le rendre explicite, de l'accepter et de le justifier. Outre la redéfinition du rôle de l'économiste, les travaux de Arrow ont conduit à une réflexion sur les informations utiles à l'économie du bien-être au sens large. Le théorème d'Arrow aurait conduit à un élargissement considérable du champ de l'économie normative, d'abord en remettant en cause la limitation "ordinaliste" de l'utilitarisme, et ensuite et surtout en remettant en cause l'utilitarisme lui-même, puisque le bien-être individuel n'est plus la seule information pertinente pour guider les décisions collectives. Il vaut mieux penser aux "capacités" d'Amartya Sen à rester dans le domaine de l'économie [Emmanuelle Bénicourt, 2004].

C'est du moins la conclusion que Tibor Scitovsky tire après avoir passé en revue les controverses qui ont préoccupé l'économie du bien-être dans la première moitié du XXe siècle et les développements économiques de l'après-guerre. Il souligne, par exemple, que les économistes keynésiens devraient expliquer pourquoi ils font de la croissance et du plein emploi un critère de bien-être. Pour Tibor Scitovsky, l'économiste ne peut pas aller à l'encontre de l'opinion publique, mais doit la diriger au lieu de l'interpréter. Ce changement du rôle de l'économiste marquerait l'émergence d'une "théorie constructive de l'économie du bien-être", pour reprendre ses termes [Asheim, G 2011].

La renaissance de l'économie du bien-être remonte également à un tournant cognitif de l'économie. Le développement des "préoccupations cognitives" conduit à une révolution de l'économie normative caractérisée par un intérêt pour les processus de justice, la construction de critères et leur dimension locale [Dervis, K. et Klugman, J. 2011]. Cependant, l'utilitarisme reste latent dans la discipline de l'économie, qui est d'ailleurs une exception parmi les sciences

humaines et sociales. Plus précisément, la logique utilitariste est prise au sérieux dans deux cercles : l'économie et la philosophie anglo-saxonne [Kolm, S 1998]. Malgré la critique anti-utilitaire des grands philosophes continentaux [Rousseau, Kant] et des penseurs respectés de l'économie du bien-être [par exemple Sen], de nombreux économistes utilisent encore des critères utilitaires ou welfarismes.

Le développement de l'économie du bonheur pose à nouveau la question des critères de bien-être, question qui semblait réglée pour les lecteurs de Sen ou de la philosophie politique contemporaine et qui est plutôt moins fréquemment posée au sein de l'économie. Avec le développement de recommandations issues de l'économie du bonheur, assistons-nous à un retour à l'utilitarisme, à une révolution, au sens premier du terme ? [Tessier, P. 2009]

### **3.3 L'économie du bonheur entre utilitarisme, "welfarisme" et "anti-welfarisme".**

Qu'entend-on exactement par "utilitarisme" ? Il est utile de répéter les distinctions que nous devons à Sen [Mongin, P 2002]. L'utilitarisme est une forme de "welfarisme" [Giovannini, E et al. 2011]. Dans une évaluation "welfariste", les différentes utilités constituent l'information nécessaire et suffisante pour l'évaluation. Si la recherche du bien-être social se fait par simple sommation, le calcul est utilitaire. Cependant, il existe d'autres possibilités : la fonction de bien-être peut chercher à maximiser l'utilité des plus vulnérables. Une évaluation est "post-welfariste" si elle prend en compte des informations d'un autre type. Il y aurait trois formes d'"anti-welfarisme" au dire de Mongin [Mongin, P 2002] : ceux qui considèrent l'utilité comme la mesure pertinente, mais qui veulent aussi tenir compte des handicaps, des talents et des goûts de luxe ; ceux pour qui l'utilité est une dimension du bien, au même titre que les autres ; et ceux pour qui l'utilité n'est pas pertinente et seule la morale ou la loi naturelle compterait.

Reconnaître la portée normative de l'économie du bonheur n'implique aucune forme d'utilitarisme : il est possible de vouloir rendre heureux les plus malheureux, et de ne pas prendre le bonheur du plus grand nombre comme critère. Il ne faut pas non plus confondre le bonheur normatif avec le "welfarisme" : il est possible de faire de l'amélioration du bien-être un des objectifs des politiques publiques tout en reconnaissant l'existence d'autres principes tels que la liberté, la dignité, la réciprocité ou le mérite. Il est possible de considérer le bonheur comme important et pertinent pour l'évaluation des politiques publiques sans le mesurer uniquement en termes de satisfaction [Senik, C. 2015].

Empiriquement, le fait de considérer la satisfaction de la vie comme un substitut du bonheur s'est avéré valable. Toutefois, cela pourrait résulter de deux cas. Par exemple, il en résulte que la satisfaction de la vie est la même que le bien-être et le bonheur subjectifs et dans ce cas, la satisfaction de la vie est composée de satisfactions dans différents domaines et chacun d'eux compte pour le bonheur de l'individu. Alternativement, la satisfaction de la vie pourrait être considérée comme un substitut du bonheur, même si l'on s'en tient à l'autre point de vue, où la satisfaction de la vie n'est qu'une partie constitutive du bien-être et du bonheur subjectif.

Comme nous l'avons vu précédemment, cela n'infirme pas nécessairement l'un ou l'autre point de vue, car il se peut que la satisfaction de la vie signifie réellement un bien-être subjectif et soit donc également synonyme de bonheur, ou qu'elle n'en soit qu'une partie, mais la plus grande. C'est pourquoi elle constituerait un bon indicateur empirique du bonheur, même si, théoriquement, il est incorrect de la considérer comme la seule partie constitutive. Cependant, même si nous semblons avoir trouvé une justification à l'utilisation de la satisfaction de la vie comme concept de bien-être subjectif et de bonheur, il y a une mise en garde principale. En effet, les recherches sur le bonheur n'ont même pas été menées dans certaines régions du monde. En particulier, les recherches actuelles ne portent que sur un nombre assez limité de cultures échantillonnées dans les pays arabes et subsahariens. [Barbe, A. 2016]. On ne peut donc pas affirmer que la satisfaction de la vie signifie le bonheur de manière universelle, faute de tests et parce que la question fondamentale de la signification du bonheur n'est que rarement abordée [Davoine, L. 2009]. Cependant, selon les données disponibles à ce jour, il s'agit actuellement du concept le plus proche du bonheur.

Les données sur l'évaluation de la vie ont été recueillies par des enquêtes représentatives pour plusieurs décennies. Aux États-Unis, par exemple, des données sur le bien-être subjectif sont disponibles depuis 1972 à partir de l'Enquête sociale générale [ESG]. Au niveau international, les données sont disponibles du World Value Survey depuis le début des années 1980 et couvre plus de 80 pays qui représentent 80 % de la population mondiale. D'autres sources telles que le Latinobaromètre, European Value Survey, Eurobaromètre et Gallup ont également mené des enquêtes sur la satisfaction de la vie pendant un certain temps.

Une méthode courante de collecte de ces données a consisté à s'appuyer sur des questions qualitatives des réponses telles que se sentir "assez" ou "plutôt" heureux de sa vie. Aux États-Unis, l'Enquête sociale générale, par exemple, les données sur le bien-être subjectif sont

mesurées avec les éléments suivants : généralement, comment diriez-vous que les choses sont ces jours-ci ? Diriez-vous que vous êtes très heureux, assez heureux ou pas trop heureux ? [Gilardone, M. ]

Des questions similaires se retrouvent également dans le World Value Survey, l'European Value Survey et le Latinobaromètre. Ce dernier, par exemple, utilise la légère modification suivante : en termes généraux, diriez-vous que vous êtes satisfait de la vie ? 1 = très satisfait ; 2 = plutôt satisfait ; 3 = Pas très satisfait ; 4 = Pas satisfait du tout". Une autre approche a consisté à utiliser une échelle visuelle [ladder-of-life], qui explicitement définit des points de référence visuels avec « 0 insatisfait » et « 10 satisfait ».

Les deux approches mesurent la façon dont les gens évaluent leur vie dans son ensemble plutôt que leurs sentiments actuels. Ainsi, ils portent un jugement évaluatif dans lequel les circonstances de la vie et les conditions sont importantes pour le bien-être subjectif. [Barbe, A. 2016] Toutefois, les deux approches ont été critiquées par le fait qu'elles sont vulnérables aux aspects interpersonnels et la comparabilité des pays, car même si les questions ne changent pas d'un pays à l'autre et au fil du temps, les points de référence et les définitions de bonheur le font [Deaton, A 2008]

Les expériences hédoniques, en revanche, sont mesurées en temps réel [ou à court terme après qu'un événement se soit produit] et donc permettent de mesurer les états émotionnels. En raison de leur coût relativement élevé, elles sont beaucoup moins fréquentes que les enquêtes d'évaluation de la vie, bien que cela n'implique pas nécessairement qu'elles sont moins préférées ou moins utiles. Les deux mesures les plus communes sont « the Experience Sampling » et « the Day Reconstruction Method », mais aucune des deux n'a été appliquée à un échantillon représentatif de la population. [Stiglitz.J. E et al. 2009]

Les seules données d'enquête qui saisissent à la fois les expériences hédoniques et l'évaluation de la vie sont disponibles auprès du Gallup World Poll qui est une enquête représentative au niveau national pour environ 140 pays. Dans cette enquête, les questions sur l'évaluation de la vie sont basées sur une échelle de 0 à 10, et les questions sur les expériences hédoniques mesurant de multiples dimensions d'expériences positives et négatives de la vie : se sentir heureux, triste, fatigué. Stressé, etc. D'après le sondage Gallup, par exemple, la satisfaction moyenne de vie dans les pays de l'OCDE est de 6,7. Ce score varie toutefois selon les pays membres [La Hongrie, la Turquie, le Portugal et la Grèce par exemple, ont un taux de

satisfaction relativement faible]. Les pays comme le Danemark, la Norvège et la Suède ont des scores supérieurs à 7,5. En outre, 80 % des habitants des pays de l'OCDE déclarent avoir plus d'expériences positives que le contraire, alors que la Turquie, l'Estonie et la Hongrie montrant le plus bas niveau de bonheur hédonique. [OECD Fact book, 2010].

La question se pose donc de savoir si l'économie du bonheur est capable de relancer le débat sur les critères de sélection des états désirables de la société. Quels sont les arguments et les apports de l'économie du bonheur qui peuvent nous inspirer pour faire du bonheur un critère d'évaluation ? Au début des années 1980, Amartya Sen et Bernard Williams critiquaient les économistes utilitaristes pour s'être éloignés à la fois d'un ancrage psychologique et de la réalité des débats politiques, contrairement aux premiers utilitaristes. L'économie du bonheur échappet-elle à ces lacunes ? [Bedin, V 2011].



## Conclusion

L'étude du bonheur a occupé une place importante dans la pensée économique à travers les époques. Les physiocrates et les mercantilistes ont offert des perspectives contrastées sur le bonheur, mettant l'accent respectivement sur l'agriculture et la richesse nationale. Au fil du temps, la pensée classique et néoclassique ont centré leur approche sur la maximisation de l'utilité individuelle et la satisfaction des besoins.

Dans les temps modernes, on observe une convergence interdisciplinaire croissante autour de la question du bonheur, avec des disciplines telles que l'économie, la psychologie et la sociologie qui cherchent à comprendre sa nature et à le mesurer. Cependant, des débats persistent quant à la capacité de l'économie du bonheur à échapper à la normativité, et à éviter l'influence des jugements de valeur et des idéologies.

En outre, différentes approches ont émergé pour aborder le bonheur dans le domaine économique. L'utilitarisme, le "welfarisme" et l'"anti-welfarisme" proposent des visions divergentes sur la manière de le conceptualiser et de l'évaluer. L'utilitarisme privilégie la maximisation du bonheur global, tandis que le "welfarisme" et l'"anti-welfarisme" se concentrent sur les inégalités et la distribution du bien-être.

## Bibliographie

- Ait Said, F. [2011] « Le bonheur en économie ». Idées économiques et sociales ; n° 166, p.71
- Arrow. K. [1950 ] « A Difficulty in the Concept of Social Welfare Journal of Political Economy », vol. 58, p.328
- Asheim, G. [2011]. « Comparing the welfare of growing economies ». Revue d'économie politique, Vol. 121, p.59-72.
- Ayadi, N. et al [2019]. « Vers un référentiel théorique interdisciplinaire du bien-être individuel ». Revue française de gestion, 4[4], p.43-56.
- Barbe, A. [2016]. « L'économie du bien-être permet-elle de dégager des préférences collectives ? ». Regards croisés sur l'économie, 1[1], 183-187.
- Baujard, A. [2013]. « L'économie du bien-être est morte, vive l'économie du bien-être » Centre de Recherche en Économie et Management Université de Caen France
- Baujard.A[2011], « L'économie du bien-être est morte. Vive l'économie du bien-être ». University of Caen Basse-Normandie, CREM-CNRS. Creation date: September 2003 Revision date: June 2011 WP 2011-02
- Bedin, V. [2011]. « Philosophies et pensées de notre temps ». Auxerre, France : Éditions Sciences Humaines. p. 9-18
- Bénicourt, E. [2004] « Contre Amartya Sen » Alternatives économiques « L'Économie politique » 2004/3 no 23 p 72 - 84
- Bianchi, M, [2003] « A questioning economist: Tibor Scitovsk y'sattempt to bring joy in to economics ». Journal of Economic Psychology, Vol 24, Issue 3, P 391-407
- Brentari, E et Golia.S[2008] «Measuring Job Satisfaction in the Social Services Sector with the Rasch Model» in journal of applied measurement, 9[1], p.45-56.
- Brochier, J. [1997]. » L'Aventure des surréalistes [1914-1940] ». Paris : Stock [programme ReLIRE].
- Chaigneau. N [2002] « Jevons, Edgeworth et les sensations subtiles du cœur humain: l'influence de la psychophysiologie sur l'économie marginaliste » Revue d'Histoire des Sciences Humaines, 2002, v.7, p. 13-39.
- Chehayebat A (2023) « politique économiques et économie du bonheur une lecture de paradoxe d'Easterlin pour le cas du Maroc et certains pays de la zone MENA » thèse de doctorat en sciences économies FSJES cadi ayyad marrakech

- Davoine, L. [2009]. « L'économie du bonheur : Quel intérêt pour les politiques publiques ? » Revue économique, 4[4], 905-926.
- Davoine, L. [2020]. II. « L'argent fait-il le bonheur ? Un débat fondateur et vivant. Dans : Lucie Davoine » éd. Économie du bonheur [pp. 25-41]. Paris : La Découverte.
- Deaton, A. [2008]. « Income, Health, and Well-Being around the World: Evidence from the Gallup World Poll. » Journal of Economic Perspectives, vol 22: p.53-72.
- Depitre, E. [1767] « l'ordre naturel et essentiel des sociétés » Collection des économistes et des réformateurs sociaux de la France librairie de Paul GEUTHNER paris
- Dervis, K. et Klugman, J. [2011]. « Measuring human progress: the contribution of the Human Development Index and related indices ». Revue d'économie politique, vol 121, p.73-92.
- Diener, E et al [2009]. « The evolving concept of subjective well-being: The multifaceted nature of happiness. » In E. Diener [Ed.], Social indicators research series: Vol. 39. Media.
- Gilardone, M. [2018]. « Amartya Sen : un allié pour l'économie de la personne contre la métrique des capacités. Deux arguments pour une lecture non fonctionnelle de la liberté chez Sen ». Revue de philosophie économique, 1[1], p.49-77.
- Giovannini, E et al [2011]. « A Framework to measure the progress of societies ». Revue d'économie politique, 1[1], p.93-118
- Jevons, W, S. [1871] « Theory of Political Economy » FIFTH edition
- Jevons, W, S. [1883] « Methods of Social Reform and other Papers » Macmillan and co 1883
- Kahneman, D et al [1999]. « Well-being : The foundations of hedonic psychology ». Russell Sage Foundation.
- Keyes, C. L. M. et Haidt, J. [2003]. « Flourishing: Positive psychology and the life well-lived. » American Psychological Association
- Kolm, S. [1995] « Chance and justice: Social policies, Institute for Advanced Studies in the Social Sciences », Paris, France reçu 1 avril 1995; accepté le 9 September 1997
- Laurie, B. [2011]. « Smith on Happiness: Toward a Gravitational Theory », Communication à la 15ème Conférence Annuelle de la European Society for the History of Economic Thought [ESHET], 19-22 May 2011, Boğaziçi University, Istanbul.
- Layard, R [1980] « Human Satisfaction and Public Policy » Economic Journal, 1980, vol. 90, issue 363, p.737
- Mongin P. [2002] « La Conception Dédutive de L'explication Scientifique et L'économie. » Social Science Information.; 41[2] p.139-165.

- Mongin, P. [2006], « Value Judgments and Value Neutrality in Economics ». *Economica*, vol 73 p. 257-286.
- Nicole, D. [1987] « Autour de Bernard Van Orley, Peeter de Kempeneer et son compagnon. » *Revue de l'Art*, vol n°75. p. 17- 28.
- Praag, V et Fritjers, P. [1999]. « The Measurement of Welfare and Well-Being: the Leyden Approach » *School of Economics and Finance, Queensland University of Technology, Paul Frijters Discussion Papers ER -*
- Quesnay, F. [1750] « Traité des effets et de l'usage de la saignée. Nouvelle édition de deux traités de l'auteur sur la saignée, réunis, mis dans un nouvel ordre et très augmentés ». Paris : D'houry. Disponible en ligne <http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k2819495.r=Quesnay%2C+Fran%C3%A7ois.langPT>.
- Rapport OECD [2010] « OECD Factbook : Economic, Environmental and Social Statistics »
- Reggiani, T. [2008] « Book Review to Tibor Scitovsky - The Joyless Economy [1976] ». *Aggiornamenti Sociali*, Vol. 1, pp.69-71,
- Renault, M. [2009] « Economie du bonheur ». Michèle GALLY. *Le bonheur. Dictionnaire historique et critique*, CNRS EDITIONS, pp.457-460,
- Richiardi, P, S et Sigot. N [2013] « williamstanleyjevons et la « réforme sociale »: une théorie du bien-être sans postérité » *L'Harmattan « Cahiers d'économie Politique »* 2013/1 n° 64 p 221 - 251
- Rousseaux. P. [1953] « Les critères d'appréciation du bien-être économique : Rapport au Congrès des Economistes de langue française. *Revue d'économie politique*, Editions Dalloz, pp. 331-351
- Scitovsky. T, [1992 ] « The joyless economy the psychology of human satisfaction » revised edition new york oxford oxford university press
- Senik, C. [2015]. « Un bonheur mesuré... par une économiste. » Dans : Muriel Flis-Trèves éd. *Mesure et démesure... Peut-on vivre sans limites* [pp. 129-141]. Paris cedex 14, France : Presses Universitaires de France.
- Stiglitz. J. E et al. [2009] « The measurement of economic performance and social progress revisited » *ofce* n° 2009-33 december 2009.
- Tessier, P. [2009]. « Harsanyi, Sen ou Bentham : Quelle perspective adopter pour l'évaluation du bien-être en santé ? ». *Revue économique*, 6[6], p.1309-1333.



- Turgot, A. R. [1997] « réflexion sur la formation et distribution des richesses, édité par J.T. Ravix et P.M. Romani, Paris, GF-Flammarion, 1766-1770